

chambre à pleurer comme une Madeleine, au coin de mon feu. Je vous permets de vous moquer de moi, dit-elle en me regardant, mais je pleurai sur mes illusions de jeune mariée, je pleurai de dépit d'avoir été prise pour une dupe. Je me rappelai le sourire de la couturière ! Ah ! ce sourire me remit en mémoire les sourires de bien des femmes qui riaient de me voir petite fille chez madame de Fischtaminel ; je pleurai sincèrement. Jusque-là je pouvais croire à bien des choses qui n'existaient plus chez mon mari, mais que les jeunes femmes s'obstinent à supposer. Combien de grandes misères dans cette petite misère ! Vous êtes de grossiers personnages ! Il n'y a pas une femme qui ne pousse la délicatesse jusqu'à broder des plus jolis mensonges le voile avec lequel elle vous couvre son passé, tandis que vous autres... Mais je me suis vengée.

— Madame, lui dis-je, vous allez trop instruire mademoiselle.

— C'est vrai, dit-elle, je vous dirai la fin dans un autre moment.

— Ainsi, mademoiselle, vous le voyez, dis-je, vous croyez acheter un châle, et vous vous trouvez une petite misère sur le cou ; si vous vous le faites donner...

— C'en est une grande, dit la femme comme il faut. Restons-en là.

La morale de cette fable est qu'il faut porter son châle sans y trop réfléchir. Les anciens prophètes appelaient déjà ce monde une vallée de misère. Or, dans ce temps les Orientaux avaient, avec la permission des autorités constituées, de jolies esclaves, outre leurs femmes ! Comment appellerons-nous la vallée de la Seine entre le Calvaire et Charenton, où la loi ne permet qu'une seule femme légitime !

L'AMADIS-OMNIBUS.

Vous comprenez que je me mis à mâchonner le bout de ma canne, à consulter la corniche, à regarder le feu, à examiner le pied de Caroline, et je tins bon jusqu'à ce que la demoiselle à marier fût partie.

— Vous m'excuserez, lui dis-je, je suis resté chez vous, malgré vous peut-être ; mais votre vengeance perdrait à être dite plus tard, et si elle a constitué pour votre mari quelque petite misère,

il y a pour moi le plus grand intérêt à la connaître, et vous saurez pourquoi...

— Ah ! dit-elle, ce mot : *c'est purement moral* ! donné comme excuse, m'avait choquée au dernier point. Belle consolation de savoir que j'étais dans son ménage un meuble, une chose ; que je trônais entre les ustensiles de cuisine, de toilette et les ordonnances de médecin ; que l'amour conjugal était assimilé aux pilules digestives, au sirop de mou de veau, à la moutarde blanche ; que madame de Fischtaminel avait à elle l'âme de mon mari, ses admirations, et charmait son esprit, tandis que j'étais une sorte de nécessité purement physique ! Que pensez-vous d'une femme ravalée jusqu'à devenir quelque chose comme la soupe et le bouilli, sans persil, bien entendu ? Oh ! dans cette soirée, je fis une catilinaire...

— Dites une philippique.

— Je dirai tout ce que vous voudrez, car j'étais furieuse, et je ne sais plus tout ce que j'ai crié dans le désert de ma chambre à coucher. Croyez-vous que cette opinion que les maris ont de leur femme, que le rôle qu'ils nous donnent, ne soient pas pour nous une étrange misère ? Nos petites misères, à nous, sont toujours grosses d'une grande misère. Enfin il fallait une leçon à mon Adolphe. Vous connaissez le vicomte de Lustrac, un amateur effréné de femmes, de musique, un gourmet, un de ces ex-beaux de l'Empire qui vivent sur leurs succès printaniers, et qui se cultivent eux-mêmes avec des soins excessifs, pour obtenir des regains.

— Oui, lui dis-je, un de ces gens pincés, corsés, busqués à soixante ans, qui abusent de la finesse de leur taille, et sont capables d'en remonter aux jeunes dandies.

— Monsieur de Lustrac, reprit-elle, est égoïste comme un roi ; mais galant, prétentieux, malgré sa perruque noire comme du jais.

— Il se teint aussi les favoris.

— Il va le soir dans dix salons ; il papillonne.

— Il donne d'excellents dîners, des concerts, et protège des cantatrices encore neuves...

— Il voltige autour de tous les plaisirs et travaille énormément à s'amuser.

— Il prend le mouvement pour la joie.

— Oui, mais il s'enfuit à tire-d'aile dès que le chagrin poid

quelque part. Vous êtes en deuil, il vous fuit. Vous accouchez, il attend les relevailles pour venir vous voir : il est d'une franchise mondaine, d'une intrépidité sociale qui méritent l'admiration.

— Mais n'y a-t-il pas du courage à être ce qu'on est ? lui demandai-je.

— Hé ! bien, reprit-elle après avoir échangé nos observations, ce jeune vieillard, cet Amadis omnibus, que nous avons nommé entre nous le chevalier *Petit-Bon-Homme-vit-encore*, devient l'objet de mes admirations.

— Il y avait de quoi ! un homme capable de faire à lui tout seul sa figure et ses succès !

— Je lui fis quelques-unes de ces avances qui ne compromettent jamais une femme, je lui parlai du bon goût de ses derniers gilets, de ses cannes, et il me trouva de la dernière amabilité. Moi, je trouvai mon chevalier de la dernière jeunesse ; il vint me voir ; je minaudai, je feignis d'être malheureuse en ménage, d'avoir des chagrins. Vous savez ce que veut dire une femme en parlant de ses chagrins, en se prétendant peu comprise. Ce vieux singe me répondit beaucoup mieux qu'un jeune homme, j'eus mille peines à ne pas rire en l'écoutant. « Ah ! voilà les maris, ils ont la plus mauvaise politique, ils respectent leur femme, et toute femme est, tôt ou tard, furieuse de se voir respectée, et sans l'éducation secrète à laquelle elle a droit. Vous ne devez pas vivre, une fois mariée, comme une petite pensionnaire », etc. Il se tortillait, il se penchait, il était horrible ; il avait l'air d'une figure de bois de Nuremberg, il avançait le menton, il avançait sa chaise, il avançait la main... Enfin, après bien des marches, des contre-marches, des déclarations angéliques...

— Bah !

— Oui, *Petit-Bon-Homme-vit-encore* avait abandonné le classique de sa jeunesse pour le romantisme à la mode ; il parlait d'âme, d'ange, d'adoration, de soumission, il devenait d'un éthéré bleu-foncé. Il me conduisait à l'Opéra et me mettait en voiture. Ce vieux jeune homme allait là où j'allais, il redoublait de gilets, il se serrait le ventre, il mettait son cheval au grand galop pour rejoindre et accompagner ma voiture au bois ; il me compromettait avec une grâce de lycéen, il passait pour fou de moi ; je me posais en cruelle, mais j'acceptais son bras et ses bouquets. On causait de nous. J'étais enchantée ! J'arrivai bientôt à me faire

surprendre par mon mari, le vicomte sur mon canapé, dans mon boudoir, me tenant les mains et moi l'écoulant avec une sorte de ravissement extérieur. C'est inouï ce que l'envie de nous venger nous fait dévorer ! Je parus contrariée de voir entrer mon mari, qui, le vicomte parti, me fit une scène : — Je vous assure, monsieur, lui dis-je après avoir écouté ses reproches, que c'est *purement moral*. Mon mari comprit, et n'alla plus chez madame de Fischtaminel. Moi, je ne reçus plus monsieur de Lustrac.

— Mais, lui dis-je, Lustrac, que vous prenez, comme beaucoup de personnes, pour un célibataire, est veuf et sans enfants.

— Bah !

— Aucun homme n'a plus profondément enterré sa femme ; Dieu ne la retrouvera pas au jugement dernier. Il s'est marié avant la révolution, et votre *purement moral* me rappelle un mot de lui que je ne puis me dispenser de vous répéter. Napoléon nomma Lustrac à des fonctions importantes, dans un pays conquis : madame de Lustrac, abandonnée pour l'administration, prit, quoique ce fût purement moral, pour ses affaires particulières, un secrétaire intime ; mais elle eut le tort de le choisir sans en prévenir son mari. Lustrac rencontra ce secrétaire à une heure excessivement matinale et fort ému, car il s'agissait d'une discussion assez vive, dans la chambre de sa femme. La ville ne demandait qu'à rire de son gouvernement, et cette aventure fit un tel tapage que Lustrac demanda lui-même son rappel à l'Empereur. Napoléon tenait à la moralité de ses représentants, et la sottise selon lui devait déconsidérer un homme. Vous savez que l'Empereur, entre toutes ses passions malheureuses, a eu celle de vouloir moraliser sa cour et son gouvernement. La demande de Lustrac fut donc admise, mais sans compensation. Quand il vint à Paris, il y reparut dans son hôtel, avec sa femme ; il la conduisit dans le monde, ce qui, certes, est conforme aux coutumes aristocratiques les plus élevées ; mais il y a toujours des curieux. On demanda raison de cette chevaleresque protection — Vous êtes donc remis, vous et madame de Lustrac, lui dit-on au foyer du théâtre de l'Impératrice, vous lui avez tout pardonné. Vous avez bien fait. — Oh ! dit-il d'un air satisfait ; j'ai acquis la certitude... — Ah ! bien, de son innocence, vous êtes dans les règles. — Non, je suis sûr que c'était purement physique. Caroline sourit.

— L'opinion de votre adorateur réduit cette grande misère à n'en être, en ce cas, comme dans le vôtre, qu'une très-petite.

— Une petite misère ! s'écria-t-elle, et pour quoi prenez-vous les ennuis de coqueter avec un monsieur de Lustrac, de qui je me suis fait un ennemi ! Allez ! les femmes paient souvent bien cher les bouquets qu'on leur donne et les attentions qu'on leur prodigue. Monsieur de Lustrac a dit de moi à monsieur de **Bourgarel**[Le même Ferdinand de Bourgarel, que la politique, les arts et les amours ont eu la douleur de pleurer récemment, selon le discours prononcé sur sa tombe par Adolphe.] : — Je ne te conseille pas de faire la cour à cette femme-là, elle est trop chère...

SANS PROFESSION.

A MADAME LA COMTESSE de CYRUS-KAROLA NEE VERMINI,
A MENTHON (ETATS SARDES).

Paris, 183...

« Vous me demandez, ma chère maman, si je suis heureuse avec mon mari. Assurément monsieur de Fischtaminel n'était pas l'être de mes rêves. Je me suis soumise à votre volonté, vous le savez. La fortune, cette raison suprême, parlait d'ailleurs assez haut. Ne pas déroger, épouser monsieur le comte de Fischtaminel doué de trente mille francs de rente, et rester à Paris, vous aviez bien des forces contre votre pauvre fille. Monsieur de Fischtaminel, enfin, est un joli homme pour un homme de trente-six ans ; il est décoré par Napoléon sur le champ de bataille, il est ancien colonel, et sans la Restauration, qui l'a mis en demi-solde, il serait général : voilà des circonstances atténuantes.

« Beaucoup de femmes trouvent que j'ai fait un bon mariage, et je dois convenir que toutes les apparences du bonheur y sont... pour la société. Mais avouez que, si vous aviez su le retour de mon oncle Cyrus et ses intentions de me laisser sa fortune, vous m'auriez donné le droit de choisir.

« Je n'ai rien à dire contre monsieur de Fischtaminel : il n'est pas joueur, les femmes lui sont indifférentes, il n'aime point le

vin, il n'a pas de fantaisies ruineuses ; il possède, comme vous le disiez, toutes les qualités négatives qui font les maris passables ; mais qu'a-t-il ? Eh bien ! chère maman, il est inoccupé. Nous sommes ensemble pendant toute la sainte journée !... Croiriez-vous que c'est pendant la nuit, quand nous sommes le plus réunis, que je puis être le moins avec lui. Je n'ai que son sommeil pour asile, ma liberté commence quand il dort. Non, cette obsession me causera quelque maladie. Je ne suis jamais seule. Si monsieur de Fischtaminel était jaloux, il y aurait de la ressource. Ce serait alors une lutte, une petite comédie ; mais comment l'aconit de la jalousie aurait-il poussé dans son âme ? il ne m'a pas quittée depuis notre mariage. Il n'éprouve aucune honte à s'étaler sur un divan et il y reste des heures entières.

« Deux forçats rivés à la même chaîne ne s'ennuient pas, ils ont à méditer leur évasion ; mais nous n'avons aucun sujet de conversation, nous nous sommes tout dit. Enfin il en était, il y a quelque temps, réduit à parler politique. La politique est épuisée, Napoléon étant, pour mon malheur, décédé, comme on sait, à Sainte-Hélène.

« Monsieur de Fischtaminel a la lecture en horreur. S'il me voit lisant, il arrive et me demande dix fois dans une demi-heure : — Nina, ma belle, as-tu fini ?

« J'ai voulu persuader à cet innocent persécuteur de monter à cheval tous les jours, et j'ai fait intervenir la suprême considération pour les hommes de quarante ans, sa santé ! Mais il m'a dit qu'après avoir été pendant douze ans à cheval, il éprouvait le besoin de repos.

« Mon mari, ma chère mère, est un homme qui vous absorbe, il consomme le fluide vital de son voisin, il a l'ennui gourmand : il aime à être amusé par ceux qui viennent nous voir, et après cinq ans de mariage nous n'avons plus personne : il ne vient ici que des gens dont les intentions sont évidemment contraires à son honneur, et qui tentent, sans succès, de l'amuser, afin de conquérir le droit d'ennuyer sa femme.

« Monsieur de Fischtaminel, ma chère maman, ouvre cinq ou six fois par heure la porte de ma chambre, ou de la pièce où je me réfugie, et il vient à moi d'un air effaré, me demandant : — Eh bien ! que fais-tu donc, ma belle ? (le mot de l'Empire)

sans s'apercevoir de la répétition de cette question, qui pour moi devient comme la pinte que versait autrefois le bourreau dans la torture de l'eau.

« Autre supplice ! Nous ne pouvons plus nous promener. La promenade sans conversation, sans intérêt, est impossible. Mon mari se promène avec moi pour se promener, comme s'il était seul. On a la fatigue sans avoir le plaisir.

« De notre lever à notre déjeuner, l'intervalle est rempli par ma toilette, par les soins du ménage, je puis encore supporter cette portion de la journée ; mais du déjeuner au dîner, c'est une lande à labourer, un désert à traverser. L'inoccupation de mon mari ne me laisse pas un instant de repos, il m'assomme de son inutilité, son inoccupation me brise. Ses deux yeux ouverts à toute heure sur les miens me forcent à tenir mes yeux baissés. Enfin ses monotones interrogations :

« — Quelle heure est-il, ma belle ?

« — Que fais-tu donc là ?

« — A quoi penses-tu ?

« — Que comptes-tu faire ?

« — Où irons-nous ce soir ?

« — Quoi de nouveau ?

« — Oh ! quel temps !

« — Je ne vais pas bien, etc. ;

« Toutes ces variations, de la même chose (le point d'interrogation), qui composent le répertoire Fischtaminel, me rendront folle.

« Ajoutez à ces flèches de plomb incessamment décochées un dernier trait qui vous peindra mon bonheur, et vous comprendrez ma vie.

« Monsieur de Fischtaminel, parti sous-lieutenant en 1799, à dix-huit ans, n'a d'autre éducation que celle due à la discipline, à l'honneur du noble et du militaire ; s'il a du tact, le sentiment du probe, de la subordination, il est d'une ignorance crasse, il ne sait absolument rien, et il a horreur d'apprendre quoi que ce soit. Oh ! ma chère maman, quel concierge accompli ce colonel aurait fait s'il eût été dans l'indigence ! je ne lui sais aucun gré de sa bravoure, il ne se battait pas contre les Russes, ni contre les Autrichiens, ni contre les Prussiens : il se battait contre l'ennui. En se précipitant sur l'ennemi, le capitaine Fisch-

taminel éprouvait le besoin de se fuir lui-même. Il s'est marié par désœuvrement.

« Autre petit inconvénient : monsieur tracasse tellement les domestiques, que nous en changeons tous les six mois.

« J'ai tant envie, chère maman, d'être une honnête femme, que je vais essayer de voyager six mois par année. Pendant l'hiver, j'irai tous les soirs aux Italiens, à l'Opéra, dans le monde ; mais notre fortune est-elle assez considérable pour fournir à de telles dépenses ? Mon oncle de Cyrus devrait venir à Paris, j'en aurais soin comme d'une succession.

« Si vous trouvez un remède à mes maux, indiquez-le à votre fille, qui vous aime autant qu'elle est malheureuse, et qui aurait bien voulu se nommer autrement que

« NINA FISCHTAMINEL. »

Outre la nécessité de peindre cette petite misère qui ne pouvait être bien peinte que de la main d'une femme, et quelle femme ! il était nécessaire de vous faire connaître la femme que vous n'avez encore vue que de profil dans la première partie de ce livre, la reine de la société particulière où vit Caroline, la femme enviée, la femme habile qui, de bonne heure, a su concilier ce qu'elle doit au monde avec les exigences du cœur. Cette lettre est son absolution.

LES INDISCRETIONS.

Les femmes sont

Ou chastes,

Ou vaniteuses,

Ou simplement orgueilleuses.

Toutes peuvent donc être atteintes par la petite misère que voici. Certains maris sont si ravis d'avoir une femme à eux, chance uniquement due à la légalité, qu'ils craignent une erreur chez le public, et ils se hâtent de marquer leur épouse, comme les marchands de bois marquent les bûches au flottage, ou les propriétaires de Berry leurs moutons. Devant tout le monde, ils prodiguent à la façon romaine (*columbella*) à leurs femmes des surnoms pris au règne animal, et ils les appellent :

- Ma poule,
- Ma chatte,
- Mon rat,
- Mon petit lapin ;

Ou passant au règne végétal, ils la nomment :

- Mon chou,
- Ma figue (en Provence seulement),
- Ma prune (en Alsace seulement),

Et jamais : — Ma fleur ! remarquez cette discrétion ;

Ou, ce qui devient plus grave !

- Bobonne,
- Ma mère,
- Ma fille,
- La bourgeoise,
- Ma vieille ! (quand la femme est très-jeune.)

Quelques-uns hasardent des surnoms d'une décence douteuse, tels que :

- Mon bichon,
- Ma niniche,
- Tronquette !

Nous avons entendu un de nos hommes politiques le plus remarquable par sa laideur appelant sa femme : — *Moumoutte* !...

— J'aimerais mieux, disait à sa voisine cette infortunée, qu'il me donnât un soufflet.

— Pauvre petite femme, elle est bien malheureuse ! reprit la voisine en me regardant quand Moumoutte fut partie ; lorsqu'elle est dans le monde avec son mari, elle est sur les épines, elle le fuit. Un soir, ne l'a-t-il pas prise par le cou en lui disant : — Allons, viens, ma grosse !

On prétend que la cause d'un très-célèbre empoisonnement d'un mari par l'arsenic, provenait des indiscretions continuelles que subissait la femme dans le monde. Ce mari donnait de légères tapes sur les épaules de cette femme conquise à la pointe du Code, il la surprenait par un baiser retentissant, il la déshonorait par une tendresse publique assaisonnée de ces fatuités grossières dont le secret appartient à ces sauvages de France, vivant au fond des campagnes, et dont les mœurs sont encore peu connues malgré les efforts des naturalistes du roman.

Ce fut, dit-on, cette situation choquante qui, bien appréciée

par des jurés pleins d'esprit, valut à l'accusée un verdict adouci par les circonstances atténuantes.

Les jurés se dirent :

— Punir de mort ces délits conjugaux, c'est aller un peu loin ; mais une femme est très-excusable quand elle est si molestée !...

Nous regrettons infiniment, dans l'intérêt des mœurs élégantes, que ces raisons ne soient pas généralement connues. Aussi Dieu veuille que notre livre ait un immense succès, les femmes y gagneront d'être traitées comme elles doivent l'être, en reines.

En ceci, l'amour est bien supérieur au mariage, il est fier des indiscretions, certaines femmes les quêtent, les préparent, et malheur à l'homme qui ne s'en permet pas quelques-unes !

Combien de passion dans un *tu* égaré !

J'ai entendu, c'était en province, un mari qui nommait sa femme : — Ma berline... Elle en était heureuse, elle n'y voyait rien de ridicule ; elle l'appelait — son fiston !... Aussi ce délicieux couple ignorait-il qu'il existât des petites misères.

Ce fut en observant cet heureux ménage que l'auteur trouva cet axiome.

AXIOME.

Pour être heureux en ménage, il faut être ou homme de génie marié à une femme tendre et spirituelle, ou se trouver, par l'effet d'un hasard qui n'est pas aussi commun qu'on pourrait le penser, tous les deux excessivement bêtes.

L'histoire un peu trop célèbre de la cure par l'arsenic d'un amour-propre blessé, prouve qu'à proprement parler, il n'y a pas de petites misères pour la femme dans la vie conjugale.

AXIOME.

La femme vit par le sentiment, là où l'homme vit par l'action.

Or, le sentiment peut à tout moment faire d'une petite misère soit un grand malheur, soit une vie brisée, soit une éternelle infortune.

Que Caroline commence, dans l'ignorance de la vie et du monde, par causer à son mari les petites misères de sa bêtise

(relire LES DECOUVERTES), Adolphe a, comme tous les hommes, des compensations dans le mouvement social : il va, vient, sort, fait des affaires. Mais, pour Caroline, en toutes choses il s'agit d'aimer ou de ne pas aimer, d'être ou de ne pas être aimée.

Les indiscretions sont en harmonie avec les caractères, les temps et les lieux. Deux exemples suffiront. Voici le premier.

Un homme est de sa nature sale et laid ; il est mal fait, repoussant. Il y a des hommes, et souvent des gens riches, qui, par une sorte de constitution inobservée, salissent des habits neufs en vingt-quatre heures. Ils sont nés dégoûtants. Il est enfin si déshonorant pour une femme de ne pas être uniquement l'épouse de ces sortes d'Adolphe, qu'une Caroline avait depuis long-temps exigé la suppression des tutoiements modernes et tous les insignes de la dignité des épouses. Le monde était habitué depuis cinq ou six ans à cette tenue, et croyait madame et monsieur d'autant plus séparés qu'il avait remarqué l'avènement d'un Ferdinand II.

Un soir, devant dix personnes, monsieur dit à sa femme : — Caroline, passe-moi les pincettes.

Ce n'est rien, et c'est tout. Ce fut une révolution domestique.

Monsieur de Lustrac, l'Amadis-Omnibus, courut chez madame de Fischtaminel, publia cette petite scène le plus spirituellement qu'il le put, et madame de Fischtaminel prit un petit air Célimène pour dire : — Pauvre femme, dans quelle extrémité se trouve-t-elle !

— Bah ! nous aurons le mot de cette énigme dans huit mois, répondit une vieille femme qui n'avait plus d'autre plaisir que celui de dire des méchancetés.

On ne vous parle pas de la confusion de Caroline, vous l'avez devinée.

Voici le second.

Jugez de la situation affreuse dans laquelle s'est trouvée une femme délicate qui babillait agréablement à sa campagne, près de Paris, au milieu d'un cercle de douze ou quinze personnes, lorsque le valet de chambre de son mari vint lui dire à l'oreille : — Monsieur vient d'arriver, madame.

— Bien, Benoît.

Tout le monde avait entendu le roulement de la voiture. On

savait que monsieur était à Paris depuis lundi, et ceci se passait le samedi à quatre heures.

— Il a quelque chose de pressé à dire à madame, reprit Benoît.

Quoique ce dialogue se fit à mi-voix ; il fut d'autant plus compris que la maîtresse de la maison passa de la couleur des roses du Bengale au cramoisi des coquelicots. Elle fit un signe de tête, continua la conversation, et trouva moyen de quitter la compagnie sous prétexte d'aller savoir si son mari avait réussi dans une entreprise importante ; mais elle paraissait évidemment contrariée du manque d'égards de son Adolphe envers le monde qu'elle avait chez elle.

Pendant leur jeunesse, les femmes veulent être traitées en divinités, elles adorent l'idéal : elles ne supportent pas l'idée d'être ce que la nature veut qu'elles soient.

Quelques maris, de retour aux champs, font pis : ils saluent la compagnie, prennent leur femme par la taille, vont se promener avec elle, paraissent causer confidentiellement, disparaissent dans les bosquets, s'égarent et reparaissent une demi-heure après.

Ceci, mesdames, sont de vraies petites misères pour les jeunes femmes ; mais pour celles d'entre vous qui ont passé quarante ans, ces indiscretions sont si goûtées, que les plus prudes en sont flattées ; car, Dans leur dernière jeunesse, les femmes veulent être traitées en mortelles, elles aiment le positif : elles ne supportent pas l'idée de ne plus être ce que la nature a voulu qu'elles fussent.

AXIOME.

La pudeur est une vertu relative : il y a celle de vingt ans, celle de trente ans, celle de quarante-cinq ans.

Aussi l'auteur disait-il à une femme qui lui demandait quel âge elle avait : — Vous avez, madame, l'âge des indiscretions.

Cette charmante jeune personne de trente-neuf ans affichait beaucoup trop un Ferdinand, tandis que sa fille essayait de cacher son Ferdinand Ier.

LES REVELATIONS BRUTALES.

PREMIER GENRE.

Caroline adore Adolphe ;
 Elle le trouve bien,
 Elle le trouve superbe, surtout en garde national,
 Elle tressaille quand une sentinelle lui porte les armes,
 Elle le trouve moulé comme un modèle,
 Elle lui trouve de l'esprit,
 Tout ce qu'il fait est bien fait,
 Personne n'a plus de goût qu'Adolphe,
 Enfin, elle est folle d'Adolphe.

C'est le vieux mythe du bandeau de l'amour qui se blanchit tous les dix ans et que les mœurs rebrodent, mais qui depuis la Grèce est toujours le même.

Caroline est au bal, elle cause avec une de ses amies. Un homme connu par sa rondeur, et qu'elle doit connaître plus tard, mais qu'elle voit alors pour la première fois, monsieur Foullepointe, est venu parler à l'amie de Caroline. Selon l'usage du monde, Caroline écoute cette conversation, sans y prendre part.

— Dites-moi donc, madame, demande monsieur Foullepointe, quel est ce monsieur si drôle qui vient de parler cour d'assises devant monsieur un tel dont l'acquittement a fait tant de bruit ; qui patauge, comme un bœuf dans un marais, à travers les situations critiques de chacun. Madame une telle a fondu en larmes parce qu'il a raconté la mort d'un petit enfant devant elle, qui vient d'en perdre un il y a deux mois.

— Qui donc ?

— Ce gros monsieur, habillé comme un garçon de calé, frisé comme un apprenti coiffeur... tenez, celui qui tâche de faire l'aimable avec madame de Fischtaminel...

— Taisez-vous donc, dit à voix basse la dame effrayée, c'est le mari de la petite dame à côté de moi !

— C'est monsieur votre mari ? dit monsieur Foullepointe, j'en suis ravi, madame, il est charmant, il a de l'entrain, de la gaieté, de l'esprit, je vais m'empresse de faire sa connaissance.

Et Foullepointe exécute sa retraite en laissant dans l'âme de

Caroline un soupçon envenimé sur la question de savoir *si son mari est aussi bien qu'elle le croit*.

SECOND GENRE.

Caroline, ennuyée de la réputation de madame la baronne Schinner, à qui l'on prête des talents épistolaires, et qualifiée de *la Sévigné du billet* ; de madame de Fischtaminel, qui s'est permis d'écrire un petit livre in-32 sur l'éducation des jeunes personnes, dans lequel elle a bravement réimprimé Fénelon moins le style, Caroline travaille pendant six mois une nouvelle à dix piques au-dessous de Berquin, d'une moralité nauséabonde et d'un style épinglé.

Après des intrigues, comme les femmes savent les ourdir dans un intérêt d'amour-propre, et dont la ténacité, la perfection feraient croire qu'elles ont un troisième sexe dans la tête, cette nouvelle, intitulée LE MELILOT, paraît en trois feuilletons dans un grand journal quotidien. Elle est signée : SAMUEL CRUX.

Quand Adolphe prend son journal, à déjeuner, le cœur de Caroline lui bat jusque dans la gorge ; elle rougit, pâlit, détourne les yeux, regarde la corniche. Dès que les yeux d'Adolphe s'abaissent sur le feuilleton, elle n'y tient plus : elle se lève, elle disparaît, elle revient, elle a puisé de l'audace on ne sait où.

— Y a-t-il un feuilleton ce matin ? demanda-t-elle d'un air qu'elle croit indifférent et qui troublerait un mari encore jaloux de sa femme.

— Oui ! d'un débutant, Samuel Crux. Oh ! c'est un pseudonyme ; cette nouvelle est d'une platitude à désespérer les punaises, si elles pouvaient lire... et d'une vulgarité !... c'est pâteux ; mais c'est...

Caroline respire.

— C'est ?... dit-elle.

— C'est incompréhensible, reprend Adolphe. On aura payé quelque chose comme cinq à six cents francs à Chodoreille pour insérer cela... Ou c'est l'œuvre d'un bas-bleu du grand monde qui a promis à madame Chodoreille de la recevoir, ou peut-être est-ce l'œuvre d'une femme à laquelle s'intéresse le gérant... une pareille stupidité ne peut s'expliquer que comme cela... Figure-toi, Caroline, qu'il s'agit d'une petite fleur cueillie au coin d'un bois dans

une promenade sentimentale, et qu'un monsieur du genre Werther avait juré de garder, qu'il fait encadrer, et qu'on lui redemande onze ans après... (il aura sans doute déménagé trois fois, le malheureux). C'est d'un neuf qui date de Sterne, de Gessner. Ce qui me fait croire que c'est d'une femme, c'est que leur première idée littéraire à toutes consiste toujours à se venger de quelqu'un.

Adolphe pourrait continuer à déchirer le MELILOT, Caroline a des tintements de cloche dans les oreilles, elle est dans la situation d'une femme qui s'est jetée par-dessus le pont des Arts, et qui cherche son chemin à dix pieds au-dessous du niveau de la Seine.

AUTRE GENRE.

Caroline a fini par découvrir, dans ses paroxysmes de jalousie, une cachette d'Adolphe, qui, se défiant de sa femme et sachant qu'elle décachète ses lettres, qu'elle fouille ses tiroirs, a voulu pouvoir sauver des doigts crochus de la police conjugale sa correspondance avec Hector.

Hector est un ami de collège, marié dans la Loire-Inférieure.

Adolphe soulève le tapis de sa table à écrire, tapis dont la bordure est faite au petit point par Caroline, et dont le fond est en velours, bleu, noir ou rouge, la couleur est, comme vous le verrez, parfaitement indifférente, et il glisse ses lettres à madame de Fischtaminel, à son camarade Hector, entre la table et le tapis.

L'épaisseur d'une feuille de papier est peu de chose, le velours est une étoffe bien moelleuse, bien discrète... Eh ! bien, ces précautions sont inutiles. A diable mâle, diable femelle ; l'enfer en a de tous les genres. Caroline a pour elle Méphistophélès, ce démon qui fait jaillir du feu de toutes les tables, qui, de son doigt plein d'ironie, indique le gisement des clefs, le secret des secrets !

Caroline a reconnu l'épaisseur d'une feuille de papier à lettre entre ce velours et cette table : elle tombe sur une lettre à Hector au lieu de tomber sur une lettre à madame de Fischtaminel, qui prend les eaux de Plombières, et elle lit ceci :

« Mon cher Hector,

« Je te plains, mais tu agis sagement en me confiant les difficultés dans lesquelles tu t'es mis à plaisir.

« Tu n'as pas su voir la différence qui distingue la femme de

province de la Parisienne. En province, mon cher, vous êtes toujours face à face avec votre femme, et par l'ennui qui vous talonne, vous vous jetez à corps perdu dans le bonheur. C'est une grande faute : le bonheur est un abîme, on n'en revient pas en ménage quand on a touché le fond.

« Tu vas voir pourquoi ; laisse-moi prendre, à cause de ta femme, la voie la plus courte, la parabole.

« Je me souviens d'avoir fait un voyage en coucou de Paris à Ville-Parisis : distance, sept lieues ; voiture très-lourde, cheval boiteux ; cocher, enfant de onze ans. J'étais dans cette boîte mal close avec un vieux soldat.

« Rien ne m'amuse plus que de soutirer à chacun, à l'aide de ce foret nommé l'interrogation, et de recevoir au moyen d'un air attentif et jubilant la somme d'instruction, d'anecdotes, de savoir, dont tout le monde désire se débarrasser ; et chacun a la sienne, le paysan comme le banquier, le caporal comme le maréchal de France.

« J'ai remarqué combien ces tonneaux pleins d'esprit sont disposés à se vider quand ils sont charriés par des diligences ou des coucous, par tous les véhicules que traînent les chevaux, car personne ne cause en chemin de fer.

« A la manière dont la sortie de Paris s'exécuta, nous allions être pendant sept heures en route : je fis donc causer ce caporal pour me divertir. Il ne savait ni lire ni écrire, tout était inédit. Eh bien ! la route me sembla courte. Le caporal avait fait toutes les campagnes, il me raconta des faits inouïs dont ne s'occupent jamais les historiens.

« Oh ! mon cher Hector, combien la pratique l'emporte sur la théorie ! Entre autres choses, et sur une de mes questions relatives à la pauvre infanterie, dont le courage consiste bien plus à marcher qu'à se battre, il me dit ceci, que je te dégage de toute circonlocution :

« — Monsieur, quand on m'amenait des Parisiens à notre 45e, que Napoléon avait surnommé *le Terrible* (je vous parle des premiers temps de l'Empereur, où l'infanterie avait des jambes d'acier, et il en fallait), j'avais une manière de connaître ceux qui resteraient dans le 45e... Ceux-là marchaient sans aucune hâte, ils vous faisaient leurs petites six lieues par jour, ni plus ni moins, et ils arrivaient à l'étape prêts à recommencer le lende-

main. Les crânes qui faisaient dix lieues, qui voulaient courir à la victoire, ils restaient à l'hôpital à mi-route.

« Ce brave caporal parlait là mariage en croyant parler guerre, et tu te trouves à l'hôpital à mi-chemin, mon cher Hector.

« Souviens-toi des doléances de madame de Sévigné comptant cent mille écus à monsieur de Grignan pour l'engager à épouser une des plus jolies personnes de France ! — « Mais, se dit-elle, il devra l'épouser tous les jours, tant qu'elle vivra ! Décidément, cent mille écus, ce n'est pas trop ! » Eh bien ! n'est-ce pas à faire trembler les plus courageux ?

« Mon cher camarade, le bonheur conjugal est fondé comme celui des peuples, sur l'ignorance. C'est une félicité pleine de conditions négatives.

« Si je suis heureux avec ma petite Caroline, c'est par la plus stricte observance de ce principe salubre sur lequel a tant insisté la *Physiologie du Mariage*. J'ai résolu de conduire ma femme par des chemins tracés dans la neige jusqu'au jour heureux où l'infidélité deviendra très-difficile.

« Dans la situation où tu t'es mis, et qui ressemble à celle de Duprez quand, dès son début à Paris, il s'est avisé de chanter à pleins poumons, au lieu d'imiter Nourrit qui donnait de sa voix de tête juste ce qu'il en fallait pour charmer son public, voici je crois, la marche à tenir pour... »

La lettre en était restée là ; Caroline la replace en songeant à faire expier à son cher Adolphe son obéissance aux exécrables préceptes de la *Physiologie du Mariage*.

PARTIE REMISE.

Cette misère doit arriver assez souvent et assez diversement dans l'existence des femmes mariées pour que ce fait personnel devienne le type du genre.

La Caroline dont il est ici question est fort pieuse, elle aime beaucoup son mari, le mari prétend même qu'il est beaucoup trop aimé d'elle ; mais c'est une fatuité maritale, si toutefois ce n'est pas une provocation : il ne se plaint qu'aux plus jeunes amies de sa femme.

Quand la conscience catholique est en jeu, tout devient excessivement grave. Madame de *** a dit à sa jeune amie, madame de Fischtaminel, qu'elle avait été forcée de faire à son directeur une confession extraordinaire, et d'accomplir des pénitences, son confesseur ayant décidé qu'elle s'était trouvée en état de péché mortel.

Cette dame, qui tous les matins entend une messe, est une femme de trente-six ans, maigre et légèrement couperosée. Elle a de grands yeux noirs veloutés, une lèvre supérieure bistrée ; néanmoins, elle a la voix douce, des manières douces, la démarche noble, elle est femme de qualité.

Madame de Fischtaminel, de qui Madame de *** a fait son amie (presque toutes, les femmes pieuses, protègent une femme dite légère en donnant à cette amitié le prétexte d'une conversion à faire), madame de Fischtaminel prétend que ces avantages sont, chez cette Caroline du Genre Pieux, une conquête de la religion sur un caractère assez violent de naissance.

Ces détails sont nécessaires pour poser la petite misère dans toute son horreur.

L'Adolphe avait été forcé de quitter sa femme pour deux mois, en avril, précisément après les quarante jours de carême que Caroline observe rigoureusement.

Dans les premiers jours de juin, madame attendait donc monsieur, elle l'attendait donc de jour en jour. Elle atteignit, d'espoirs en espoirs,

Conçus tous les matins et déçus tous les soirs,

jusqu'au dimanche, jour où le pressentiment, monté au paroxysme, lui fit croire que le mari désiré viendrait de bonne heure.

Quand une femme pieuse attend son mari, que ce mari manque au ménage depuis près de quatre mois, elle se livre à des toilettes infiniment plus minutieuses que celles d'une jeune fille attendant son premier promis.

Cette vertueuse Caroline fut si complètement absorbée dans ces préparatifs entièrement personnels, qu'elle oublia d'aller à la messe de huit heures. Elle s'était proposé d'entendre une messe basse, mais elle trembla de perdre les délices du premier regard si son cher Adolphe arrivait de grand matin. Sa femme de chambre, qui laissait respectueusement madame dans le cabinet de toilette,

où les femmes pieuses et couperosées ne laissent entrer personne, pas même leur mari, surtout quand elles sont maigres, sa femme de chambre l'entendit plus de trois fois s'écriant : — Si c'est monsieur, avertissez-moi.

Un bruit de voiture ayant fait trembler les meubles, Caroline prit un ton doux pour cacher la violence de son émotion légitime.

— Oh ! c'est lui ! Courez, Justine ! dites-lui que je l'attends ici.

Caroline se laissa tomber sur une bergère, elle tremblait trop sur ses jambes.

Cette voiture était celle d'un boucher.

Ce fut dans cette anxiété que coula, comme une anguille dans sa vase, la messe de huit heures.

La toilette de madame fut reprise, car madame en était à se vêtir.

La femme de chambre avait déjà reçu par le nez, lancée du cabinet de toilette, une chemise de simple batiste magnifique, à simple ourlet, semblable à celle qu'elle donnait depuis trois mois.

— A quoi pensez-vous donc, (Justine) ? Je vous ai dit de prendre dans les chemises sans numéro.

Les chemises sans numéro n'étaient que sept ou huit, comme dans les trousseaux les plus magnifiques. C'est des chemises où brillent les recherches, les broderies ; il faut être une reine, une jeune reine, pour avoir la douzaine. Chacune de celles de madame était bordée de valenciennne par en bas, et encore plus coquettement garnie par le haut. Ce détail de nos mœurs servira peut-être à faire soupçonner dans le monde masculin le drame intime que révèle cette chemise exceptionnelle.

Caroline avait mis des bas de fil d'Ecosse et de petits souliers de prunelle à cothurne, et son corset le plus menteur. Elle se fit coiffer de la façon qui lui seyait le mieux, et mit un bonnet de la dernière élégance. Il est inutile de parler de la robe du matin. Une femme pieuse qui demeure à Paris et qui aime son mari, sait choisir, tout aussi bien qu'une coquette, ces jolies petites étoffes rayées, coupées en redingote, attachées par des pattes à des boutons qui forcent une femme à les rattacher deux ou trois fois en une heure avec des façons plus ou moins charmantes.

La messe de neuf heures, la messe de dix heures, toutes les messes passèrent dans ces préparatifs, qui sont pour les femmes aimantes un de leurs douze travaux d'Hercule.

Les femmes pieuses vont rarement en voiture à l'église, elles

ont raison. Excepté le cas de pluie à verse, de mauvais temps intolérable, on ne doit pas se montrer orgueilleux là où l'on doit s'humilier. Caroline craignit donc de compromettre la suavité de sa toilette, la fraîcheur de ses bas, de ses soutiers.

Hélas ! ces prétextes cachaient une raison.

— Si je suis à l'église quand Adolphe arrivera, je perdrai tous les bénéfices de son premier regard : il pensera que je lui préfère la grand'messe...

Elle fit à son mari ce sacrifice en vue de lui plaire, intérêt horriblement mondain : préférer la créature au Créateur ! un mari à Dieu ! Allez écouter un sermon, et vous saurez ce que coûte un pareil péché.

— Après tout, la société, se dit madame d'après son confesseur, est basée sur le mariage, que l'Eglise a mis au nombre des sacrements.

Et voilà comment l'on détourne au profit d'un amour aveugle, bien que légitime, les enseignements religieux.

Madame refusa de déjeuner, et ordonna de tenir le déjeuner toujours prêt, comme elle se tenait elle-même toujours prête à recevoir l'absent bien-aimé.

Toutes ces petites choses peuvent faire rire : mais d'abord elles arrivent chez tous les gens qui s'adorent, ou dont l'un adore l'autre ; puis, chez une femme aussi contenue, aussi réservée, aussi digne que cette dame, ces aveux de tendresse dépassaient toutes les bornes imposées à ses sentiments par le haut respect de soi-même que donne la vraie piété. Quand madame de Fischtaminel raconta cette petite scène de la vie dévote en l'ornant de détails comiques, mimés comme les femmes du monde savent mimer leurs anecdotes, je pris la liberté de lui dire que c'était le Cantique des Cantiques mis en action.

— Si monsieur n'arrive pas, dit Justine au cuisinier, que deviendrons-nous ?... Madame m'a déjà jeté sa chemise à la figure.

Enfin, Caroline entendit les claquements de fouet d'un postillon, le roulement si connu d'une voiture de voyage, le bruit produit par l'allure des chevaux de poste, les sonnettes !... Oh ! elle ne douta plus de rien, les sonnettes la firent éclater.

— La porte ! ouvrez donc la porte ! voilà monsieur !... Ils n'ouvriront pas la porte !...

Et la femme pieuse frappa du pied et cassa le cordon de sa sonnette.

— Mais, madame, dit Justine avec la vivacité d'un serviteur qui fait son devoir, c'est des gens qui s'en vont.

— Décidément, se dit Caroline honteuse, je ne laisserai jamais Adolphe voyager sans que je l'y accompagne...

Un poète de Marseille (on ne sait qui de Méry ou de Barthélemy) avouait qu'à l'heure du dîner, si son meilleur ami ne venait pas exactement, il attendait patiemment cinq minutes ; à la dixième minute, il se sentait l'envie de lui jeter la serviette au nez ; à la douzième, il lui souhaitait un grand malheur ; à la quinzième, il n'était plus le maître de ne pas le poignarder de plusieurs coups de couteau.

Toutes les femmes qui attendent sont poètes de Marseille ; si l'on peut comparer toutefois les tiraillements vulgaires de la faim au sublime Cantique des Cantiques d'une épouse catholique espérant les délices du premier regard d'un mari absent depuis trois mois. Que tous ceux qui s'aiment et qui se sont revus après une absence mille fois maudite veuillent bien se souvenir de leur premier regard : il dit tant de choses que souvent, quand on se retrouve devant des importuns, on baisse les yeux !... On se craint de part et d'autre, tant les yeux jettent de flammes ! Ce poème, où tout homme est aussi grand qu'Homère, où il paraît un Dieu à la femme aimante, est pour une femme pieuse, maigre et couperosée, d'autant plus immense, qu'elle n'a pas, comme madame de Fischtaminel, la ressource de le tirer à plusieurs exemplaires. Son mari, pour elle, c'est tout !

Aussi, ne soyez pas étonnés d'apprendre que Caroline manqua toutes les messes et ne déjeuna point. Cette faim de revoir Adolphe, cette espérance contractait violemment son estomac. Elle ne pensa pas une seule fois à Dieu pendant le temps des messes ni pendant celui des vêpres.

Elle n'était pas bien assise, elle se trouvait fort mal sur ses jambes : Justine lui conseilla de se coucher. Caroline, vaincue, se coucha sur les cinq heures et demie du soir, après avoir pris un léger potage ; mais elle recommanda de tenir un bon petit repas prêt à dix heures du soir.

— Je souperai vraisemblablement avec monsieur, dit-elle.

Cette phrase fut la conclusion de catilinaires terribles intérieu-

rement fulminées : elle en était aux plusieurs coups de couteau du poète marseillais ; aussi cela fut-il dit d'un accent terrible.

A trois heures du matin, Caroline dormait du plus profond sommeil quand Adolphe arriva, sans qu'elle eût entendu ni voiture, ni chevaux, ni sonnette, ni porte s'ouvrant !...

Adolphe, qui recommanda de ne point éveiller madame, alla se coucher dans la salle d'ami.

Quand le matin Caroline apprit le retour de son Adolphe, deux larmes sortirent de ses yeux : elle courut à la chambre d'ami sans aucune toilette préparatoire ; sur le seuil, un affreux domestique lui dit que monsieur, ayant fait deux cents lieux et passé deux nuits sans dormir, avait prié qu'on ne le réveillât point : il était excessivement fatigué.

Caroline, en femme pieuse, ouvrit violemment la porte sans pouvoir éveiller l'unique époux que le ciel lui avait donné, puis elle courut à l'église entendre une messe d'actions de grâces.

Comme madame fut visiblement atrabilaire pendant trois jours, Justine répondit à propos d'un reproche injuste, et avec la finesse d'une femme de chambre : — Mais cependant, madame, monsieur est revenu !

— Il n'est encore revenu qu'à Paris, dit la pieuse Caroline.

LES ATTENTIONS PERDUES.

Mettez-vous à la place d'une pauvre femme, de beauté contestable,

Qui doit à la pesanteur de sa dot un mari longtemps attendu,

Qui se donne des peines infinies et qui dépense beaucoup d'argent pour être à son avantage et suivre les modes,

Qui se dévoue à tenir richement et avec économie une maison assez lourde à mener,

Qui par religion, et par nécessité peut-être, n'aime que son mari,

Qui n'a pas d'autre étude que le bonheur de ce précieux mari,

Qui joint, pour tout exprimer, le sentiment maternel *au sentiment de ses devoirs*.

Cette circonlocution soulignée est la paraphrase du mot amour dans le langage des prudes.

Y êtes-vous ? Eh bien ! ce mari trop aimé a dit par hasard,

en dînant chez son ami monsieur de Fischtaminel, qu'il aimait les champignons à l'italienne.

Si vous avez observé quelque peu la nature féminine dans ce qu'elle a de bon, de beau, de grand, vous savez qu'il n'existe pas pour une femme aimante de plus grand petit plaisir que celui de voir l'être aimé gobant les mets préférés par lui. Cela tient à l'idée fondamentale sur laquelle repose l'affection des femmes : être la source de tous les plaisirs de l'être aimé, petits et grands. L'amour anime tout dans la vie, et l'amour conjugal a plus particulièrement le droit de descendre dans les infiniment petits. Caroline a pour deux ou trois jours de recherches avant de savoir comment les Italiens accommodent les champignons. Elle découvre un abbé corse qui lui dit que chez Biffi, rue Richelieu, non-seulement elle saura comment s'arrangent les champignons à l'italienne, mais qu'elle aura même des champignons milanais.

Notre Caroline pieuse remercie l'abbé Serpolini, et se promet de lui envoyer en remerciements un bréviaire.

Le cuisinier de Caroline va chez Biffi, revient de chez Biffi, montre à madame la comtesse des champignons larges comme les oreilles du cocher.

— Ah ! bon ! dit-elle, et il vous a bien expliqué comment on les accommode ?

— Ce n'est rien du tout, pour nous autres ! a répondu le cuisinier.

Règle générale, les cuisiniers savent tout, en fait de cuisine, excepté comment un cuisinier peut voler.

Le soir, au second service, toutes les fibres de Caroline tressaillent de plaisir en voyant une certaine timbale que sert le valet de chambre.

Elle a véritablement attendu ce dîner, comme elle avait attendu monsieur.

Mais entre attendre avec incertitude et s'attendre à un plaisir certain, il existe pour les âmes d'élite, et tous les physiologistes comprennent parmi les âmes d'élite une femme qui adore un mari, il existe entre ces deux modes de l'attente la différence qu'il y a entre une belle nuit et une belle journée.

On présente au cher Adolphe la timbale, il y plonge insouciamment la cuiller, et il se sert, sans apercevoir l'excessive émotion de Caroline, quelques-unes de ces rouelles grasses, dadouillettes, que

pendant long-temps les touristes qui viennent à Milan ne savent pas reconnaître, et qu'ils prennent pour un mollusque quelconque.

— Eh bien ! Adolphe ?

— Eh bien ! ma chère ?

— Tu ne les reconnais pas ?

— Quoi ?

— Tes champignons à l'italienne.

— Ça, des champignons ? je croyais... Eh ! oui, ma foi, c'est des champignons...

— A l'italienne ?

— Ça !... c'est de vieux champignons conservés, à la milanaise... je les exécère.

— Qu'est-ce donc que tu aimes ?

— Des *fungi trifolati*.

Remarquons, à la honte d'une époque qui numérote tout, qui met en bocal toute la création, qui classe en ce moment cent cinquante mille espèces d'insectes et les nomme en *us*, de façon à ce que, dans tous les pays, un *Silbermanus* soit le même individu pour tous les savants qui recroquevillent ou décroquevillent des pattes d'insectes avec des pinces, qu'il nous manque une nomenclature pour la chimie culinaire qui permette à tous les cuisiniers du globe de faire exactement leurs plats. On devrait convenir diplomatiquement que la langue française serait la langue de la cuisine, comme les savants ont adopté le latin pour la botanique et l'entomologie, à moins qu'on ne veuille absolument les imiter, et avoir réellement le latin de cuisine.

— Hé ! ma chère, reprend Adolphe en voyant jaunir et s'allonger le visage de sa chaste épouse, en France nous appelons ce plat, des champignons à l'italienne, à la provençale, à la bordelaise. Les champignons se coupent menu, sont frits dans l'huile avec quelques ingrédients dont le nom m'échappe. On y met une pointe d'ail, je crois...

On parle de désastres, de petites misères !... ceci, voyez-vous, est au cœur d'une femme ce qu'est pour un enfant de huit ans la douleur d'une dent arrachée.

Ab uno disce omnes, ce qui veut dire : Et d'une ! cherchez les autres dans vos souvenirs ; car nous avons pris cette description culinaire comme prototype de celles qui désolent les femmes aimantes et mal aimées.

LA FUMEE SANS FEU.

La femme pleine de foi en celui qu'elle aime est une fantaisie de romancier. Ce personnage féminin n'existe pas plus qu'il n'existe de riche dot. La fiancée est restée ; mais les dots ont fait comme les rois. La confiance de la femme brille peut-être pendant quelques instants, à l'aurore de l'amour, et elle s'éteint aussitôt comme une étoile qui file.

Pour toute femme qui n'est ni Hollandaise, ni Anglaise, ni Belge, ni d'aucun pays marécageux, l'amour est un prétexte à souffrance, un emploi des forces surabondantes de son imagination et de ses nerfs.

Aussi, la seconde idée qui saisit une femme heureuse, une femme aimée, est-elle la crainte de perdre son bonheur ; car il faut lui rendre la justice de dire que la première, c'est d'en jouir. Tous ceux qui possèdent des trésors craignent les voleurs ; mais ils ne prêtent pas, comme la femme, des pieds et des ailes aux pièces d'or.

La petite fleur bleue de la félicité parfaite n'est pas si commune, que l'homme béni de Dieu qui la tient, soit assez niais pour la lâcher.

AXIOME.

Aucune femme n'est quittée sans raison.

Cet axiome est écrit au fond du cœur de toutes les femmes, et de là vient la fureur de la femme abandonnée.

N'entreprenons pas sur les petites misères de l'amour ; nous sommes dans une époque calculatrice où l'on quitte peu les femmes, quoi qu'elles fassent ; car, de toutes les femmes, aujourd'hui, la légitime (sans calembour) est la moins chère.

Or, chaque femme aimée a passé par la petite misère du soupçon. Ce soupçon, juste ou faux, engendre une foule d'ennuis domestiques, et voici le plus grand de tous.

Un jour, Caroline finit par s'apercevoir que l'Adolphe chéri la quitte un peu trop souvent pour une affaire, l'éternelle affaire Chaumontel, qui ne se termine jamais.

AXIOME.

Tous les ménages ont leur affaire Chaumontel. (Voir LA MISERE DANS LA MISERE.)

D'abord, la femme ne croit pas plus aux affaires que les directeurs de théâtre et les libraires ne croient à la maladie des actrices et des auteurs.

Dès qu'un homme aimé s'absente, l'eût-elle rendu trop heureux, toute femme imagine qu'il court à quelque bonheur tout prêt.

Sous ce rapport, les femmes dotent les hommes de facultés surhumaines. La peur agrandit tout, elle dilate les yeux, le cœur : elle rend une femme insensée.

— Où va monsieur ?

— Que fait monsieur ?

— Pourquoi me quitte-t-il ?

— Pourquoi ne m'emmène-t-il pas ?

Ces quatre questions sont les quatre points cardinaux de la rose des soupçons, et régissent la mer orageuse des soliloques.

De ces tempêtes affreuses qui ravagent les femmes, il résulte une résolution ignoble, indigne, que toute femme, la duchesse comme la bourgeoise, la baronne comme la femme d'agent de change, l'ange comme la mégère, l'insouciant comme la passionnée, exécute aussitôt. Toutes, elles imitent le gouvernement, elles espionnent. Ce que l'Etat invente dans l'intérêt de tous, elles le trouvent légitime, légal et permis dans l'intérêt de leur amour. Cette fatale curiosité de la femme la jette dans la nécessité d'avoir des agents, et l'agent de toute femme qui se respecte encore dans cette situation, où la jalousie ne lui laisse rien respecter,

Ni vos cassettes,

Ni vos habits,

Ni vos tiroirs de caisse ou de bureau, de table ou de commode,

Ni vos portefeuilles à secrets,

Ni vos papiers,

Ni vos nécessaires de voyage,

Ni votre toilette (une femme découvre alors que son mari se teignait les moustaches quand il était garçon, qu'il conserve les lettres d'une ancienne maîtresse excessivement dangereuse, et qu'il la tient ainsi en respect, etc., etc.),

Ni vos ceintures élastiques ;

Eh bien ! son agent, le seul auquel une femme se fie, est sa femme de chambre, car sa femme de chambre la comprend, l'excuse et l'approuve.

Dans le paroxysme de la curiosité, de la passion, de la jalousie excitée, une femme ne calcule rien, n'aperçoit rien, ELLE VEUT TOUT SAVOIR.

Et Justine est enchantée ; elle voit sa maîtresse se compromettant avec elle, elle en épouse la passion, les terreurs, les craintes et les soupçons avec une effrayante amitié.

Justine et Caroline ont des conciliabules, des conversations secrètes. Tout espionnage implique ces rapports. Dans cette situation, une femme de chambre devient la maîtresse du sort des deux époux.

Exemple : lord Byron.

— Madame, vient dire un jour Justine, monsieur sort effectivement pour aller voir une femme...

Caroline devient pâle.

— Mais que madame se rassure, c'est une vieille femme...

— Ah ! Justine, il n'y a pas de vieilles pour certains hommes, les hommes sont inexplicables.

— Mais, madame, ce n'est pas une dame, c'est une femme, une femme du peuple.

— Ah ! Justine, lord Byron aimait à Venise une poissarde, c'est la petite madame Fischtaminel qui me l'a dit.

Et Caroline fond en larmes.

— J'ai fait causer Benoît.

— Eh bien ! que pense Benoît ?...

— Benoît croit que cette femme est une intermédiaire, car monsieur se cache de tout le monde, même de Benoît.

Caroline vit pendant huit jours dans l'enfer, toutes ses économies passent à solder des espions, à payer des rapports.

Enfin, Justine va voir cette femme appelée madame Mahuchet, elle la séduit, elle finit par apprendre que monsieur a gardé de ses folies de jeunesse un témoin, un fruit, un délicieux petit garçon qui lui ressemble, et que cette femme est la nourrice, la mère d'occasion qui surveille le petit Frédéric, qui paye les trimestres du collège, celle par les mains de qui passent les douze cents francs, les deux mille francs perdus annuellement au jeu par monsieur.

— Et la mère ! s'écrie Caroline.

Enfin, l'adroite Justine, la providence de madame, lui prouve que mademoiselle Suzanne Beauminet, une ancienne grisette devenue madame Sainte-Suzanne, est morte à La Salpêtrière, ou bien a fait fortune et s'est mariée en province, ou se trouve placée si bas dans la société qu'il n'est pas probable que madame puisse la rencontrer.

Caroline respire, elle a le poignard hors du cœur, elle est heureuse ; mais si elle n'a que des filles, elle souhaite un garçon.

Ce petit drame du soupçon injuste, la comédie de toutes les suppositions auxquelles la mère Mahuchet donne lieu, ces phases de la jalousie tombant à faux, sont posés ici comme étant le type de cette situation dont les variantes sont infinies comme les caractères, comme les rangs, comme les espèces.

Cette source de petites misères est indiquée ici pour que toutes les femmes assises sur cette page y contemplent le cours de leur vie conjugale, le remontent, ou le descendent, y retrouvent leurs aventures secrètes, leurs malheurs inédits, la bizarrerie qui causa leurs erreurs et les fatalités particulières auxquelles elles doivent un instant de rage, un désespoir inutile, des souffrances qu'elles pouvaient s'épargner, heureuses toutes de s'être trompées !...

Cette petite misère a pour corollaire la suivante, beaucoup plus grave et souvent sans remède, surtout lorsqu'elle a sa cause dans des vices d'un autre genre et qui ne sont pas de notre ressort, car, dans cet ouvrage, la femme est toujours censée vertueuse... jusqu'au dénouement.

LE TYRAN DOMESTIQUE.

— Ma chère Caroline, dit un jour Adolphe à sa femme, es-tu contente de Justine ?

— Mais, oui, mon ami.

— Tu ne trouves pas qu'elle te parle d'une façon qui n'est point convenable ?

— Est-ce que je fais attention à une femme de chambre ? il paraît que vous l'observez, vous ?

— Plaît-il ?... demande Adolphe d'un air indigné qui ravit toujours les femmes.

En effet, Justine est une vraie femme de chambre d'actrice,

une fille de trente ans frappée par la petite vérole de mille fossettes où ne se jouent pas les amours, brune comme l'opium, beaucoup de jambes et peu de corps, les yeux chassieux et une tournure à l'avenant. Elle voudrait se faire épouser par Benoît, elle a dix mille francs ; mais à cette attaque inopinée Benoît a demandé son congé.

Tel est le portrait du tyran domestique intronisé par la jalousie de Caroline.

Justine prend son café, le matin, dans son lit, et s'arrange de manière à le prendre aussi bon, pour ne pas dire meilleur, que celui de madame.

Justine sort quelquefois sans en demander la permission, elle sort mise comme la femme d'un banquier du second ordre. Elle a le bibi rose, une ancienne robe de madame refaite, un beau châle, des brodequins en peau bronzée et des bijoux apocryphes.

Justine est quelquefois de mauvaise humeur et fait sentir à sa maîtresse qu'elle est aussi femme qu'elle, sans être mariée. Elle a ses *papillons noirs*, ses caprices, ses tristesses. Enfin, elle ose avoir des nerfs !...

Elle répond brusquement ; elle est insupportable aux autres domestiques, enfin ses gages ont été considérablement augmentés.

— Ma chère, cette fille devient de jour en jour plus insupportable, dit un jour Adolphe à sa femme en s'apercevant que Justine écoute aux portes ; et, si vous ne la renvoyez pas, je la renverrai, moi !...

Caroline, épouvantée, est obligée, pendant que monsieur est dehors, de chapitrer Justine.

— Justine, vous abusez de mes bontés pour vous : vous avez ici d'excellents gages, vous avez des profits, des cadeaux : tâchez d'y rester, car monsieur veut vous renvoyer.

La femme de chambre s'humilie, elle pleure ; elle est si attachée à madame ! Ah ! elle passerait dans le feu pour elle, elle se ferait hacher, elle est prête à tout faire.

— Vous auriez quelque chose à cacher, madame, je le prendrais sur mon compte.

— C'est bien, Justine, c'est bien, ma fille, dit Caroline effrayée ; il ne s'agit pas de cela ; sachez seulement vous tenir à votre place.

— Ah ! se dit Justine, monsieur veut me renvoyer ?... Attends, je m'en vais te rendre la vie dure, vieux pistolet !

Huit jours après, en coiffant sa maîtresse, Justine regarde dans la glace pour s'assurer que madame peut voir toutes les grimaces de sa physionomie ; aussi Caroline lui demande-t-elle bientôt : — Qu'as-tu donc, Justine ?

— Ce que j'ai, je le dirais bien à madame, mais madame est si faible avec monsieur...

— Allons, voyons, dis ?

— Je sais bien, madame, pourquoi monsieur veut me mettre lui-même à la porte : monsieur n'a plus confiance qu'en Benoît, et Benoît fait le discret avec moi...

— Hé bien ! qu'y a-t-il ? A-t-on surpris quelque chose ?

— Je suis sûre qu'à eux deux ils manigancent quelque chose contre madame, répond la femme de chambre avec autorité.

Caroline, que Justine observe dans la glace, est devenue pâle ; toutes les tortures de la petite misère précédente reviennent, et Justine se voit devenue nécessaire autant que les espions le sont au gouvernement quand on découvre une conspiration.

Cependant les amies de Caroline ne s'expliquent pas pourquoi elle tient à une fille si désagréable, qui prend des airs de maîtresse, qui porte chapeau, qui fait l'impertinente...

On parle de cette domination stupide chez madame Deschars, chez madame de Fischtaminel, et l'on en plaisante. Quelques femmes entrevoient des raisons monstrueuses et qui mettent en cause l'honneur de Caroline.

AXIOME.

Dans le monde, on sait mettre des paletots à toutes les vérités, même les plus jolies.

Enfin l'*aria della calumnia* s'exécute absolument comme si Bartholo le chantait.

Il est avéré que Caroline ne peut pas renvoyer sa femme de chambre.

Le monde s'acharne à trouver le secret de cette énigme. Madame de Fischtaminel se moque d'Adolphe, Adolphe revient chez lui furieux, fait une scène à Caroline et renvoie Justine.

Ceci produit un tel effet sur Justine, que Justine tombe malade, elle se met au lit. Caroline fait observer à son mari qu'il est difficile de jeter dans la rue une fille dans l'état où se trouve Justine,

une fille qui, d'ailleurs, leur est bien attachée et qui est chez eux depuis leur mariage.

— Dès qu'elle sera rétablie, qu'elle s'en aille ! dit Adolphe.

Caroline, rassurée sur Adolphe et indignement grugée par Justine, en arrive à vouloir s'en débarrasser ; elle applique sur cette plaie un remède violent, et elle se décide à passer par les fourches caudines d'une autre petite misère que voici.

LES AVEUX.

Un matin, Adolphe est ultra-câliné. Le trop heureux mari cherche les raisons de ce redoublement de tendresse, et il entend Caroline qui, d'une voix caressante, lui dit : — Adolphe ?

— Quoi ! répond-il effrayé du tremblement intérieur accusé par la voix de Caroline.

— Promets-moi de ne pas te fâcher ?

— Oui.

— De ne pas m'en vouloir...

— Jamais ! Dis ?

— De me pardonner et de ne jamais me parler de cela...

— Mais dis donc !...

— D'ailleurs, tous les torts sont à toi...

— Voyons ?... Ou je m'en vais...

— Il n'y a que toi qui puisses me faire sortir de l'embarras où je suis... et à cause de toi !...

— Mais voyons...

— Il s'agit de...

— De ?

— De Justine.

— Ne m'en parle pas, elle est renvoyée, je ne veux plus la voir, sa manière d'être expose votre réputation...

— Et que peut-on dire ? que t'a-t-on dit ?

La scène tourne, il en résulte une sous-explication qui fait rougir Caroline dès qu'elle aperçoit la portée des suppositions de ses meilleures amies, enchantées toutes de trouver des raisons bizarres à sa vertu.

— Eh ! bien, Adolphe, c'est toi qui me vaux tout cela ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit de Frédéric...

— Le grand ? le roi de Prusse.

— Voilà bien les hommes !... Tartufe, voudrais-tu me faire croire que tu aies oublié, depuis si peu de temps, ton fils, le fils de mademoiselle Suzanne Beauminet !

— Tu sais...

— Tout !... Et la mère Mahuchet, et tes sorties pour faire dîner le petit quand il a congé.

Quelquefois, l’Affaire-Chaumontel est un enfant naturel, c’est l’espèce la moins dangereuse des Affaires-Chaumontel.

— Quels chemins de taupe vous savez faire, vous autres dévotes ! s’écrie Adolphe épouvanté.

— C’est Justine qui a tout découvert.

— Ah ! je comprends maintenant la raison de ses insolences...

— Ah ! va, mon ami, ta Caroline a été bien malheureuse, et cet espionnage dont la cause est mon amour insensé pour toi, car je t’aime... à devenir folle... Non, si tu me trahissais, je m’enfuirais au bout du monde... Eh ! bien, cette jalousie à faux m’a mise sous la domination de Justine... Ainsi, mon chat, tire-moi de là !

— Que cela t’apprenne, mon ange, à ne jamais te servir de tes domestiques si tu veux qu’ils te servent. C’est la plus basse des tyrannies. Etre à la merci de ses gens !...

Adolphe profite de cette circonstance pour épouvanter Caroline, car il pense à ses futures Affaires-Chaumontel, et voudrait bien ne plus être espionné.

Justine est mandée, Adolphe la renvoie immédiatement sans vouloir qu’elle s’explique.

Caroline croit sa petite misère finie. Elle prend une autre femme de chambre.

Justine, à qui ses douze ou quinze mille francs ont mérité les attentions d’un porteur d’eau à la voie, devient madame Chavagnac et entreprend le commerce de la fruiterie.

Dix mois après Caroline reçoit par un commissionnaire, en l’absence d’Adolphe, une lettre écrite sur du papier écolier, en jambages qui voudraient trois mois d’orthopédie, et ainsi conçue :

Madam !

Vous êt hindigneuman trompai parre msieu poure mame deux Fischtaminelle, ile i vat tou lé soarres, ai vous ni voilliez queu du

feux ; vous n'avez que ce que vous méritez, je suis content, ai-je bien éloigné de vous saluer.

Caroline bondit comme une lionne piquée par un taon ; elle se replace d'elle-même sur le gril du soupçon, elle recommence sa lutte avec l'inconnu.

Quand elle a reconnu l'injustice de ses soupçons, il arrive une autre lettre qui lui offre de lui donner des renseignements sur une Affaire-Chaumontel que Justine a éventée.

La petite misère des Aveux, souvenez-vous-en, mesdames, est souvent plus grave que celle-ci.

HUMILIATIONS.

A la gloire des femmes, elles tiennent encore à leurs maris, quand leurs maris ne tiennent plus à elles, non-seulement parce qu'il existe, socialement parlant, plus de liens entre une femme mariée et un homme, qu'entre cet homme et sa femme ; mais encore, parce que la femme a plus de délicatesse et d'honneur que l'homme, la grande question conjugale mise à part, bien entendu.

AXIOME.

Dans un mari, il n'y a qu'un homme ; dans une femme mariée, il y a un homme, un père, une mère et une femme.

Une femme mariée a de la sensibilité pour quatre, et pour cinq même, si l'on y regarde bien.

Or, il n'est pas inutile de faire observer ici que, pour les femmes, l'amour est une absolution générale : l'homme qui aime bien peut commettre des crimes, il est toujours blanc comme neige aux yeux de celle qui aime, s'il l'aime bien.

Quant à la femme mariée, aimée ou non, elle sent si bien que l'honneur, la considération de son mari sont la fortune de ses enfants, qu'elle agit comme la femme qui aime, tant l'intérêt social est violent.

Ce sentiment profond engendre pour quelque Caroline des petites misères qui, par malheur pour ce livre, ont un côté triste.

Adolphe s'est compromis. N'énumérons pas toutes les manières

de se compromettre, ce serait tomber dans des personnalités. Ne prenons pour exemple que, de toutes les fautes sociales, celle que notre époque excuse, admet, comprend et commet le plus souvent *le vol* honnête, la concussion bien déguisée, une tromperie excusable quand elle a réussi, comme de s'entendre avec qui de droit pour vendre sa propriété le plus cher possible à une ville, à un département, etc.

Ainsi, dans une faillite, pour *se couvrir* (ceci veut dire récupérer sa créance), Adolphe a trempé dans des actes illicites qui peuvent mener un homme à témoigner en cour d'assises. On ne sait même pas si le hardi créancier ne sera pas considéré comme complice.

Remarquez que, dans toutes les faillites, pour les maisons les plus honorables, *se couvrir* est regardé comme le plus saint des devoirs ; mais il s'agit de ne pas laisser trop voir, comme dans la prude Angleterre, le mauvais côté de *la couverture*.

Adolphe embarrassé, car son conseil lui a dit de ne paraître en rien, a recours à Caroline ; il lui fait la leçon, il l'endocctrine, il lui apprend le Code, il veille à sa toilette, il l'équipe comme un brick envoyé en course, et il l'expédie chez un juge, chez un syndic.

Le juge est un homme en apparence sévère, qui cache un libertin ; il garde son sérieux en voyant entrer une jolie femme, et il dit des choses excessivement amères sur Adolphe.

— Je vous plains, madame, vous appartenez à un homme qui peut vous attirer bien des désagréments ; encore quelques affaires de ce genre, et il sera tout à fait déconsidéré. Avez-vous des enfants ? pardonnez-moi cette question ; vous êtes si jeune, qu'il est bien naturel...

Et le juge se met le plus près possible de Caroline.

— Oui, monsieur.

— Oh ! bon Dieu ! quel avenir ! Ma première pensée était pour la femme ; mais maintenant, je vous plains doublement, je songe à la mère... Ah ! combien vous avez dû souffrir en venant ici... Pauvres, pauvres femmes !

— Ah ! monsieur, vous vous intéressez à moi, n'est-ce pas ?...

— Hélas ! que puis-je ? fait le juge en sondant Caroline par un regard oblique. Ce que vous me demandez est une forfaiture, je suis magistrat avant d'être homme...

— Ah ! monsieur, soyez homme seulement...

— Savez-vous bien ce que vous dites-là,... ma belle dame ?...

Là, le magistrat consulaire prend en tremblant la main de Caroline.

Caroline, en songeant qu'il s'agit de l'honneur de son mari, de ses enfants, se dit en elle-même que ce n'est pas le cas de faire la prude, elle laisse prendre sa main, elle résiste assez pour que le galant vieillard (c'est heureusement un vieillard) y trouve une faveur.

— Allons ! allons ! belle dame, ne pleurez pas, reprend le magistrat, je serais au désespoir de faire couler les larmes d'une si jolie personne, nous verrons, vous viendrez demain soir m'expliquer l'affaire, il faut voir toutes les pièces ; nous les compulserons ensemble...

— Monsieur...

— Mais il le faut...

— Monsieur...

— N'ayez pas peur, belle dame, un juge peut savoir accorder ce qu'on doit à la justice, et... (il prend un petit air fin) à la beauté.

— Mais, monsieur...

— Soyez tranquille, dit-il en lui tenant les mains et les pressant, et ce grand délit, nous tâcherons de le changer en peccadille.

Et il reconduit Caroline atterrée d'un rendez-vous ainsi proposé.

Le syndic est un jeune homme gaillard, qui reçoit madame Adolphe en souriant. Il sourit à tout, et il la prend par la taille en souriant avec une habileté de séducteur qui ne permet pas à Caroline de se révolter, d'autant plus qu'elle se dit : — « Adolphe m'a bien recommandé de ne pas irriter le syndic. » Néanmoins Caroline, ne fût-ce que dans l'intérêt du syndic, se dégage et lui dit le : — « Monsieur !... » qu'elle a répété trois fois au juge.

— Ne m'en voulez pas, vous êtes irrésistible, vous êtes un ange, et votre mari est un monstre ; car dans quelle intention envoie-t-il une sirène à un jeune homme qu'il sait inflammable ?

— Monsieur, mon mari n'a pu venir lui-même ; il est au lit, bien souffrant, et vous l'avez menacé d'une si terrible façon, que l'urgence...

— Il n'a donc pas d'avoué, d'agréé...

Caroline est épouvantée de cette observation, qui dévoile une profonde scélératesse chez Adolphe.

— Il a pensé, monsieur, que vous auriez des égards pour une mère de famille, pour des enfants...

— Ta, ta, ta, répond le syndic. Vous êtes venue pour attenter à mon indépendance, à ma conscience, vous voulez que je vous livre les créanciers ; eh ! bien, je fais plus, je vous livre mon cœur, ma fortune ; il veut sauver son honneur, votre mari ; moi, je vous donne le mien...

— Monsieur, dit-elle en essayant de relever le syndic, qui s'est mis à ses pieds, vous m'épouvantez ! Elle joue la femme effrayée et gagne la porte, en sortant de cette situation délicate, comme savent en sortir les femmes, c'est-à-dire en ne compromettant rien.

— Je reviendrai, dit-elle en souriant, quand vous serez plus sage.

— Vous me laissez ainsi... prenez garde ! votre mari pourra bien s'asseoir sur les bancs de la Cour d'assises ; il est le complice d'une banqueroute frauduleuse, et nous savons de lui bien des choses qui ne sont pas honorables. Ce n'est pas sa première incartade ; il a fait des affaires un peu sales, des tripotages indignes, vous ménagez bien l'honneur d'un homme qui se moque de son honneur comme du vôtre.

Caroline, effrayée de ces paroles, lâche la porte, la ferme et revient.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? dit-elle furieuse de cette brutale bordée.

— Eh bien ! l'affaire...

— Chaumontel ?

— Non, cette spéculation sur les maisons qu'il faisait bâtir par des gens insolubles.

Caroline se rappelle l'affaire entreprise par Adolphe (voyez JESUITISME DES FEMMES) pour doubler ses revenus ; elle tremble. Le syndic a pour lui la curiosité.

— Asseyez-vous donc là. Tenez, à cette distance je serai sage, mais je pourrai vous regarder...

Et il raconte longuement cette conception due à Du Tillet le banquier, en s'interrompant pour dire : —

Oh ! quel joli pied, petit, menu... MADAME seule a le pied aussi petit que cela... *Du Tillet donc transigea...* — Et quelle oreille... vous a-t-on dit que vous aviez l'oreille délicieuse ?... — *Et Du Tillet eut raison, car il y*

avait déjà jugement. — J'aime les petites oreilles... laissez-moi faire mouler la vôtre, et je ferai tout ce que vous voudrez. — *Du Tillet profita de cela pour faire tout supporter à votre imbécile de mari..* — Oh ! la jolie étoffe, vous êtes divinement mise...

— Nous en étions, monsieur ?...

— Est-ce que je sais ce que je dis en admirant une tête raphaélesque comme la vôtre ?

Au vingt-septième éloge, Caroline trouve de l'esprit au syndic : elle lui fait un compliment et s'en va sans connaître à fond l'histoire de cette entreprise qui, dans le temps, a dévoré trois cent mille francs. Cette petite misère a d'énormes variantes.

Exemple :

Adolphe est brave et susceptible ; il est à la promenade aux Champs-Élysées, il y a foule, et dans cette foule certains jeunes gens sans délicatesse se permettent des plaisanteries à la Panurge, Caroline les souffre sans avoir l'air de s'en apercevoir pour éviter un duel à son mari.

Autre exemple :

Un enfant, du genre Terrible, dit devant le monde : — Maman, est-ce que tu laisserais Justine me donner des giffles ?

— Non, certes...

— Pourquoi demandes-tu cela, mon petit homme ? dit madame Foullepointe.

— C'est qu'elle vient de donner un fameux soufflet à papa, qui est bien plus fort que moi.

Madame Foullepointe se met à rire, et Adolphe, qui pensait à faire la cour à madame Foullepointe, se voit plaisanté cruellement par elle après avoir eu (voir les DERNIERES QUERELLES) une première-dernière querelle avec Caroline.

LA DERNIERE QUERELLE.

Dans tous les ménages, maris et femmes entendent sonner une heure fatale. C'est un vrai glas, la mort de la jalousie, une grande, une noble, une charmante passion, le seul véritable symptôme de

l'amour, s'il n'est pas toutefois *son double*. Quand une femme n'est plus jalouse de son mari, tout est dit, elle ne l'aime plus. Aussi, l'amour conjugal s'éteint-il dans la dernière querelle que fait une femme.

AXIOME.

Dès qu'une femme ne querelle plus son mari, le minotaure est assis dans un fauteuil au coin de la cheminée de la chambre à coucher, et il tracasse avec le bout de sa canne ses bottes vernies.

Toutes les femmes doivent se rappeler leur dernière querelle, cette suprême petite misère qui souvent éclate à propos d'un rien, ou plus souvent encore à l'occasion d'un fait brutal, d'une preuve décisive. Ce cruel adieu à la croyance, aux enfantillages de l'amour, à la vertu même, est en quelque sorte capricieux comme la vie.

Comme la vie, il n'est le même dans aucun ménage.

Ici peut-être l'auteur doit-il chercher toutes les variétés de querelles, s'il veut être exact.

Ainsi, Caroline aura découvert que la robe judiciaire du syndic de l'Affaire-Chaumontel cache une robe d'une étoffe infiniment moins rude, d'une couleur agréable, soyeuse ; qu'enfin Chaumontel a des cheveux blonds et des yeux bleus.

Ou bien Caroline, levée avant Adolphe, aura vu le paletot jeté sur un fauteuil à la renverse, et la ligne d'un petit papier parfumé, sortant de la poche de côté, l'aura frappée de son blanc, comme un rayon de soleil entrant par une fente de la fenêtre dans une chambre bien close ;

Ou elle aura fait craquer ce petit billet en serrant Adolphe dans ses bras et lui tâtant cette poche d'habit ;

Ou elle aura été comme instruite par le parfum étranger qu'elle sentait depuis quelque temps sur Adolphe, et elle aura lu ces quelques lignes :

« *Haingra, s'éjé ce que tu veu dire avaic Hipolite, vien e tu vairas si j'eu thème.* »

Ou ceci :

« Hier, mon ami, vous vous êtes fait attendre, que sera-ce demain ? »

Ou ceci :

« Les femmes qui vous aiment, mon cher monsieur, sont bien malheureuses de vous tant haïr quand vous n'êtes pas près d'elles ; prenez garde, la haine qui dure pendant votre absence pourrait empiéter sur les moments où l'on vous voit. »

Ou ceci :

« Faquin de Chodoreille, que faisais-tu donc hier sur le boulevard avec une femme pendue à ton bras ? Si c'est ta femme, reçois mes compliments de condoléance sur tous ses charmes qui sont absents, elle les a sans doute mis au Mont-de-Piété ; mais la reconnaissance en est perdue. »

Quatre billets émanés de la grisette, de la dame, de la bourgeoise prétentieuse ou de l'actrice parmi lesquelles Adolphe a choisi *sa belle* (selon le vocabulaire Fischtaminel).

Ou bien Caroline, amenée voilée, par Ferdinand, au Ranelagh, a vu de ses yeux Adolphe se livrant avec fureur à la polka, tenant dans ses bras une des dames d'honneur de la reine Pomaré ;

Ou bien Adolphe se sera pour la septième fois trompé de nom et aura, le matin en s'éveillant, appelé sa femme Juliette, Charlotte ou Lisa ;

Ou bien un marchand de comestibles, un restaurateur, envoie, en l'absence de monsieur, des notes accusatrices qui tombent entre les mains de Caroline.

PIECES DE L'AFFAIRE CHAUMONTEL
A LA PARTIE FINE.

DOIT A PERRAULT M. ADOLPHE.

Livré chez madame Schontz, le 6 janvier 184.,

un pâté de foie gras. 22 fr. 50 c.

Six bouteilles de divers vins. 70 fr. »

Fourni à l'Hôtel du Congrès, le 11 février,

n^o 21, un déjeuner fin, prix convenu. . . . 100 fr. »

Total. 192 fr. 50 c.